

ÉBAUCHES



REVUE

paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois.

ALEXANDRIE, LE 15 SEPT. 1916

:: :: 1^{re} ANNÉE — N° 8 :: ::



ABONNEMENT : P. T. 50 — ÉTRANGER : 16 FR. (PORT COMPRIS)



La reproduction des articles des «Ebauches»
est interdite sauf citation de source. ● Les
manuscrits non insérés ne sont pas rendus. ●
Tous les envois doivent être signés. ● Pour
tout ce qui concerne l'Administration et la
Rédaction de la Revue, prière de s'adresser
à la Direction, Boîte Postale N° 59. ●

SOMMAIRE

François Villon, escolier	Em. Say.
Petite Chanson	Marcel Vanderauwera.
Lettre à Bérénice	Tite.
Là-bas	M. C.
A travers l'œuvre d'Alphonse Daudet	Timon.
« Aujourd'hui je suis Sparte . . . »	Hector Klat.
Le Chapelet de Corail (I)	Pierre Delune.
Retour du Front	A. Habra.
Revue des livres	* * *

François Villon, escolier

Il n'y a pas loin de François Villon au Chat Noir. Le Paris de la guerre de Cent Ans et le Paris de la grande guerre se ressemblent plus qu'on ne le suppose.

Si Villon vivait aujourd'hui, il serait, en gardant son vieux langage, l'enfant le plus spirituel et le plus gouailleur de la capitale. Celui qui, écrivant le « Dit de la naissance de Marie d'Orléans », signait « Votre povre escolier François » eût été en ce siècle l'étudiant le plus gavroche et le plus turbulent du Quartier Latin.

La « Vie de Bohème » de Murger est, le brigandage à part, celle des Truands.

C'est pourquoi ce singulier François Villon a tellement séduit les modernes. Gaston Pâris s'est occupé de lui après Longnon et Marcel Schwob lui a consacré de délicieuses pages. Il n'est pas de figure plus attachante dans la littérature française.

François Villon a révélé l'âme du XV^{me} siècle, une âme très tendre en dépit des lourdes armures et des grands coups d'épée. Pourtant plus que tout autre, Villon a vécu la vie des Truands. Ce maître ès arts, ce latiniste, ce poète sentait la hart à dix lieues. C'était un vrai gibier de potence. Il savait manier la dague et il s'en servit si bien que la prévôté de Paris le condamna à être pendu. Il en appela au Parlement et, qui plus est, il le fit en vers, en forme de ballade.

Sensible à la poésie, le Parlement commua la peine en celle du bannissement. Villon s'en alla on ne sait où, en pleine errance, mais il obtint l'année suivante des lettres de rémission et revint à Paris.

Il n'avait pas un liard et fréquentait les cabarets et les tripots. Pour se garnir le gousset il ne trouva pas mieux que de cambrioler le Collège de Navarre. Ce mauvais coup lui procura 500 écus d'or. Il les emporta et s'enfuit.

Villon venait d'écrire son « Petit Testament », « l'an quatre cens cinquante six » :

« Sur le Noël, morte saison
Que les loups se vivent de vent
Et qu'on se tient en sa maison
Pour le frimas, près du tison . . . »

Il avait alors vingt cinq ans.

A cette époque, la forme étroite du *testament* était en honneur. Il fallait cependant des qualités peu communes pour en tirer un chef d'œuvre. Villon avait du génie. Le « Petit Testament » où l'esprit le plus délicat se double d'ironie savoureuse est le prélude de ce « Grand Testament » qui devait être en quelque sorte, le testament du moyen âge.

Villon ne se faisait pas d'illusions. Il savait, le malicieux enfant, que la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Or il ne possédait rien, car sa vie, d'un bout à l'autre, ne fut qu'une longue misère.

Il ne se résigna pourtant pas à ne rien laisser autour de lui pour qu'on gardât son souvenir. Il se tira d'embarras en léguant des biens qu'il ne possédait pas, principalement les cabarets en renom et les tavernes de Paris où il avait élu domicile, en bohème incorrigible qu'il était. Le légataire devait se débrouiller et se faire mettre en possession des biens chimériques de Villon.

Ainsi Blarru eut l'*Asne Rayé*, Saint-Amant le *Cheval Blanc*, Jacques Raguier le *Gros Figuier*, tel autre la *Pomme de Pin* ou les *Trois Lys*. Autant dire aujourd'hui la *Pie qui chante* ou l'*Abbaye de Thélème*.

D'autorité, Villon mit le tout dans son patrimoine pour faire ses libéralités. Donnant le bien d'autrui, il donna royalement. Mais il eut voulu léguer, parfois, quelque chose de moins illusoire. Il avait bon cœur ; c'était « au demeurant le meilleur fils du monde ». Il se souvint donc de ses petits amis, Colin Laurens, Girart Gossouyn et Jehan Marceau :

« Dépourvus de biens, de parents,
Qui n'ont vailiant l'anse d'un seau »

A défaut d'écus, il donna des ordres à leur intention, ne sachant assurément quel homme de bonne volonté consentirait à les exécuter. Il dit gentiment à leur sujet :

« Derechef, je laisse en pitié
A trois petits enfants tous nus
Nommés en ce présent traité
Povres orphelins impourvus
Tous déchaussés, tous dépourvus
Et dénués comme le ver,
J'ordonne qu'ils soient pourvus
Au moins pour passer cet hiver ».

Par ailleurs, il laissa :

« à Mereubeuf
Et à Nicolas de Louvieux
A chacun l'escaille d'un œuf... »

à son barbier les rognures de ses cheveux, au savetier ses souliers vieux et ses guenilles au fripier.

Après la vilaine affaire du Collège de Navarre, Villon s'en fut en Poitou, puis à Blois, aux gages du duc Charles d'Orléans, le gentil prince que les Anglais firent prisonnier à Azincourt et qui écrivit de si jolis vers durant sa longue captivité.

En 1461 on retrouve Villon, emprisonné à Meung-sur-Loire, par ordre de l'évêque Thibaut d'Assigny.

Louis XI venait d'être sacré roi de France. Passant par Meung, il gracia les prisonniers, selon l'usage, et Villon obtint par surcroît la grâce du roi pour le vol du Collège de Navarre. Il s'en revint donc à Paris.

Le « Grand Testament » date de cette même année 1461 :

« En l'an trentiesme de mon âge
Que toutes mes hontes j'euz bues
Ni du tout fol, ni du tout sage
Nonobstant maintes peines eues
Sous la main Thibaut d'Assigny... »

Villon gardait comme vous l'allez voir, une solide rancune à d'Assigny :

« ... Peu m'a (nourri) d'une petite miche
Et de froide eau tout un été
Large ou étroit, moult me fut chiche
Tel lui soit Dieu qu'il m'a esté ».

Le « Grand Testament » est l'œuvre capitale de Villon et l'expression même de son douloureux génie. Il y raconte ses peines et ses souffrances, ses « cheminemens », ses « tristesses et douleurs » qui l'instruisirent dit-il, plus que « tous les Commentaires d'Averroès sur Aristote ». Rien n'égale la sincérité, l'humilité franche de ce vagabond ; rien ne vaut son langage, le plus caractéristique qui se puisse concevoir du terroir et du parler de France :

« Je suis pécheur, je le sçay bien »
Hé Dieu, si j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle
Et à bonnes mœurs dédié
J'eusse maison et couche molle !
Mais quoi ? Je fuyais l'école
Comme fait le mauvais enfant
En écrivant cette parole
A peu que le cœur ne me fent ».

Voilà des regrets plus pathétiques dans leur simplicité que toutes les lamentations. Il est déconcertant de voir Villon les formuler ainsi, entre deux mauvaises actions. Ecoutez ceci :

« Mes jours s'en sont allés, errant . . . »
« Si ne crains plus que rien m'assaille.
Car à la mort tout s'assouvit . . . »
« Mais aux povres qui n'ont de quoi
Comme moi, Dieu doit patience ».

Le « Grand Testament » est l'histoire de la vie de François Villon. Les épisodes de son existence tourmentée y sont narrés

en termes mélancoliques. Villon se souvient parfois d'un jour heureux qu'il évoque joyeusement, entre deux larmes ; et souvent il songe à son bon maître Guillaume de Villon à qui il fit tant de misères :

« mon plus que père
Maître Guillaume de Villon
Qui m'a esté plus doux que mère ».

« Le Grand Testament » est empreint de la plus sereine philosophie. Comment expliquer après cela la nature étrange de Villon variant d'un instant à l'autre, au gré du vent et le poussant tantôt à des méditations très pures, relevées par un merveilleux lyrisme, tantôt à d'innommables vilénies ?

Quels violents contrastes dans cette âme agitée, toujours en peine, toujours lasse, traînant la vie comme un boulet, consciente de ses chûtes et cependant enfantine et naïve !

« Premier, je donne ma povre âme.
A la benoîte Trinité
Et la commande à Notre Dame »
« Item, mon corps je donne et laisse
A nostre grant mère la terre ;
Les vers n'y trouveront grant graisse
Trop lui a fait faim, dure guerre.
Or lui soit délivré grant erre
De terre vint, en terre tourne.
Toute chose si par trop n'erre
Volontiers en son lieu retourne ».

S'agit-il toujours de l'escolier François Villon, qui faillit se faire pendre par jugement de prévôté ! Ne dirait-on pas les dernières paroles d'un grand moine ascétique, épuisé par l'étude des grimoires et convaincu de la vanité des choses de ce monde ! Villon s'étonne de soi-même :

« Cuidiez vous que sous mon cappel
Y eut tant de philosophie ? »

dit-il à Garnier, dans la ballade de son appel au Parlement,

Et les legs recommencent.

Il y en a de toutes sortes - Villon comble ses amis de bienfaits plus irréalisables les uns que les autres.

Les ennemis ont aussi leur compte et notamment les gens du guet et les sergents de qui il eut particulièrement à souffrir durant ses randonnées nocturnes à travers Paris, les nuits sans lune.

Les legs sont parfois émouvants et parfois cocasses. Villon ne va-t-il pas jusqu'à léguer, en vrai gamin de Paris, le mont Valérien à la butte Montmartre ! Montmartrois déjà ! mais Montmartre est d'hier ! Voici pourtant :

« Item, et au mont de Montmartre
Qui est un lieu moult ancien
Je lui donne et adjoins le tertre
Qu'on dit le Mont Valérien . . . »

Il légua de plus ses lunettes à l'asile d'aveugles dit les « Quinze-vingts ! »

Mais à peine a-t-on ri qu'on se sent le cœur gros et qu'une larme naît au coin de l'œil — Le sujet a changé — C'est de sa mère que Villon se souvient, ou d'un de ses amis tel ce Colin des Cayeux qui périt dans l'aventure de Meung-sur-Loire.

Pour clore enfin son Testament, Villon compose son épitaphe :

« Cy gist et dort en ce sollier (cette chambrette)
Qu'amour occist de son saillon (tua de ses flèches)
Un pauvre petit escolier
Qui fut nommé François Villon . . . »

Vient ensuite la fameuse ballade :

« Icy se clot le testament
Et finist du povre Villon.
Venez à son enterrement
Quand vous orrez le carillon . . . »

Dans le « Grand Testament » Villon a incrusté comme des gemmes les plus belles de ses ballades. Elles sont vraiment

trop connues pour qu'on y revienne. Qui n'a en mémoire la divine ballade des « Dames du temps jadis » :

La reine Blanche comme Lys
Qui chantait à voix de Sirène
Et Jehanne la bonne Lorraine
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen
Où sont-ils, où Vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan !

et ce refrain qui y fait suite :

« Autant en emporte le vent ».

et cette autre ballade « que Villon fit à la requête de sa mère pour prier Nostre Dame » :

« En cette foy je veux vivre et mourir »

Puis vient la délicieuse ballade des « Femmes de Paris », un bijou, qu'on croirait sorti des mains de Falize, tant il est moderne. Oyez seulement le refrain :

« Il n'est bon bec que de Paris ».

Banville n'eût pas mieux dit. Le joli vers ! et comme on reconnaît en Villon le parisien épris de sa ville, amoureux presque quand il clame à qui veut l'entendre, comme on lance un défi :

« Il n'est bon bec que de Paris ».

D'autres encore, fines et légères, pétries de l'esprit le plus fin, de cette verve gauloise, apanage héréditaire, qui fera toujours pâlir l'humour d'outre-Atlantique et d'outre-Manche.

Il nous est resté, en dehors des deux testaments, différentes poésies de Villon. Ce sont surtout des ballades. Villon aimait cette forme claironnante, si purement française.

Il faudrait vraiment les citer toutes tant elles sont charmantes :

Celle des proverbes :

« Tant crie-t-on Noël, qu'il vient ».

Celle des « menus propos » :

« Je connais tout fors que moi-même ».

Pensée digne de Platon et qui justifie l'enseignement de Socrate repris par Paul Hervieu, car le monde n'a guère changé depuis vingt cinq siècles : « Connais-toi ».

Celle que Villon « bailla à Monseigneur de Bourbon » pour solliciter un prêt d'argent :

« Prince du Lys qui à tout bien complaist. . .
Bien entendez ; aidez moi s'il vous plaist
Vous n'y perdrez seulement que l'attente ».

Il en reste une, souverainement noble celle-là, où le patriotisme du « povre escolier » éclate et bouillonne et que Villon fit « contre les ennemis de la France » :

« Que privé soit de paix et d'espérance,
Car digne n'est de posséder vertus
Qui mal voudrait au royaume de France ! »

Villon appelle tous les châtimens, tous les opprobres, toutes les haines sur celui

« Qui mal voudrait au royaume de France ! »

Ce cri suffit à Villon pour obtenir le pardon de ses méfaits. Il retentit comme une imprécation et comme un anathème.

Tout ce qu'on sait de Villon après 1461 et le « Grand Testament » c'est qu'il fut mêlé à une rixe, à Paris en 1463.

A part cette fâcheuse affaire, on ignore tout du reste de sa carrière aventureuse.

Il mourut jeune probablement, à l'aube des temps modernes, comme pour affirmer qu'il leur appartient plutôt qu'aux siècles médiévaux.

En lisant Villon, comme en lisant Rabelais, on voit que l'âme de la France est demeurée la même à travers les âges, depuis le bon vieux temps.

Villon est une des figures les plus saillantes de la poésie française. Il marque de son génie le moyen âge inquiet, mais il est aussi notre contemporain par son verbe et par sa pensée. C'est ce qui nous a engagés à parler de lui.

Le « povre escolier » restera l'égal des plus grands poètes de France et l'un de ceux que l'on aime le plus parce que la pitié crée la tendresse et que nul homme sur terre n'a tant souffert des rigueurs de la destinée.

EM. SAY.

Petite Chanson

à Maurice Maeterlinck.

Trois elfes ont passé,
En glissant, dans la plaine.

L'un portait le Passé
Dans une amphore naine.

Trois elfes ont passé,
En geignant, dans la plaine.

L'autre, le cœur lassé,
Tenait en mains la Haine.

Trois elfes ont passé,
En pleurant, dans la plaine.

Le dernier, harassé,
Traînait la Douleur vaine.

Trois elfes ont passé,
En hurlant, dans la plaine.

Dans leur marche, ont cassé,
Chacun, leur outre pleine.

Trois elfes ont passé,
En ralant, dans la plaine.

La Guerre a commencé,
Depuis, à être reine.

Trois elfes ont passé,
Qui sont morts, dans la plaine.

Lettre à Bérénice

La France a des printemps inattendus « Ci-git »,
Disent ses ennemis sitôt qu'elle chancelle;
Mais Elle se redresse en riant, étant Celle
Qui, chaque fois qu'on la condamne, réagit.
Respirons l'air plus pur d'un poumon élargi. . . .

Chère madame amie,

Ce magnifique début d'un sonnet écrit trois ans avant la guerre et que vous devinez de Rostand, comment ne pas se le réciter à soi-même, avec un frémissement d'enthousiasme contenu, en présence des événements actuels qu'il semble avoir prévus et qui lui prêtent aujourd'hui, par une sorte de phénomène de choc en retour, je ne sais quel accent d'exultante fanfare? Vivent les poètes, mon amie! Il n'y a qu'eux pour avoir, dans la nuit où nous vivons, de ces éclairs divinatoires. Comme nous y invite le plus illustre d'entre eux, respirons l'air plus pur d'un poumon élargi, en ce second anniversaire de la plus émouvante des batailles. Oh! cet automne de 1914! automne de résurrection qui fut, pour la France, le plus miraculeux des printemps.

Rappelez-vous. Une fois de plus, la grande nation chevaleresque a prouvé à l'univers ébloui sa toujours jeune vitalité. En caractères de sang, hélas! (mais d'un sang qui, par la vertu du sacrifice et l'excellence de la cause, s'est transfiguré en fluide d'or, en encre de soleil) elle a tracé, à côté, des noms de Bouvines, de Denain et de Valmy, celui de la Marne qui les résume tous, bouquet d'un éblouissant feu d'artifice, dans une fulguration d'apothéose. Car cette victoire ne fut pas seulement un fait d'armes national, la défaite d'un ennemi qui menaçait l'intégrité d'un patrimoine ancestral; elle fut aussi — et c'est ce qui la fait resplendir d'un éclat particulier — le triomphe de

la plus belle civilisation qui ait jamais fleuri, cette civilisation méditerranéenne dont les primes pionniers furent ces Phéniciens dont notre ami H. . . . « a la fierté de descendre » et qui donnèrent son alphabet à la Grèce, cette civilisatrice par excellence.

Héritière des splendeurs de Rome et d'Athènes, il fallait que fût dévolu à la France le rôle douloureux de refouler l'invasion des héritiers des Goths et des Huns. Et qu'elle ait été directement visée par l'ennemi pour subir le choc principal de ses hordes incendiaires, ne faut-il point y reconnaître, mon amie, la marque divine du mystère et le signe d'une mission prédestinée ?

Avec l'aide de ses Alliés, je le veux bien, mais grâce surtout au génie de ses chefs et à l'héroïsme de ses soldats, elle a renoué la chaîne un instant interrompue par le cynisme de Bismarck ; elle a restauré le règne du Droit libérateur sur la force spoliatrice. Ainsi, par dessus l'histoire de France, par dessus Dumouriez et Villars et Philippe Auguste, le nom du général Joffre va rejoindre dans l'Histoire de l'Humanité, cette éternelle course du Flambeau, les noms de Charles Martel, d'Aétius et de Thémistocle, ces lampadéphores de l'Idéal !

Respirons l'air plus pur d'un poumon élargi, nous qu'a étreints, pendant quelques minutes qui nous parurent infinies, l'angoisse que Paris ne subît le sort de Malines et de Louvain. Rappelez-vous ce soir mortel de la première semaine de septembre où nous apprîmes le départ du gouvernement pour Bordeaux. Nous étions dans votre boudoir aux tentures d'Asie. Après quelques mots échangés à voix basse, comme dans une chapelle ardente, nous laissâmes le silence retomber sur notre conversation comme un lourd drap mortuaire. Pour vous donner une contenance, vous vous mîtes à broder, Pénélope de quel Ulysse ? Je pris un livre qui traînait sur un guéridon proche et je feignis de lire. Mais je vous observais à la dérochée et je vous vis deux ou trois fois vous retourner pour porter

furtivement à vos yeux un mouchoir de dentelles. Que ces temps sont loin !

Nous ne sentirons plus, par tout le corps, le frisson des grandes épouvantes à l'idée d'un siège où nous étions sûrs, connaissant l'agresseur, que nulle ne serait épargnée des merveilles de la Capitale : ni le dôme doré des Invalides, ni le péristyle athénien de la Madeleine, ni le profil romain de l'Arc de Triomphe, ni les tours médiévales de Notre Dame, ni même — j'en passe et des plus belles ! — avec ses trésors incalculables, le Louvre des Valois orfévri comme un bijou ! Dissipée, la crainte ! Evanoui, le cauchemar ! Il est coupé, à la hauteur de l'épaule, le bras que l'Allemagne, avec une témérité sacrilège avait étendu, par dessus la Belgique, pour éteindre cette Ville-Lumière qu'elle hait parce que son incandescence l'humilie en l'aveuglant ! Ainsi les Barbares détestaient Rome ; ainsi dans le noble drame du Poète, les clignotants oiseaux de Nuit abhorrent Chantecler, l'oiseau de Jour — le symbolique coq gaulois — dont le chant dispense la clarté . . .

Et voici qu'à l'autre extrémité de l'Europe, la Russie se charge d'amputer l'autre bras du colosse. Mais admirez, mon amie, le prestige imprescriptible de la Beauté : dans une situation identique, la France, mutilée, amoindrie, adorable quand même, évoquerait irrésistiblement cette radieuse Vénus de Milo de qui la perfection sereine s'augmente encore de tout le mystère des gestes insoupçonnés. Mais qui, lorsqu'il s'agit de l'Allemagne, pourrait songer à un pareil rapprochement ? . .

Respirons l'air plus pur d'un poumon élargi, afin que, plus vibrant et plus haut entre la ville et les étoiles, s'élève, de nos poitrines d'Orientaux reconnaissants, notre modeste péan en l'honneur de la France, notre nourrice intellectuelle, génératrice inépuisable de génies et de héros !

Et je n'aurai que plus de souffle, ma chère amie, pour me dire votre respectueusement dévoué.

TITE.

Là-bas

Là-bas au pays des brumes,
Le long des soirs nostalgiques,
Dans le silence du souvenir,
Les mères pleurent.

Les enfants ont quitté le foyer ; la maison
Vide de joie et de jeunesse se lamente.

Les enfants sont dans la tourmente :
La mort rouge les fauche en pleine floraison.

Le ciel gris est chargé de râles et de plaintes.
C'est le bourdonnement de lointaines rumeurs,
Echo de farouches clameurs ;
Et la chanson du vent est pareille aux complaintes.

Les cygnes familiers ont délaissé l'étang,
Nappe de métal glauque où nulle eau ne clapote.
Seule la fontaine sanglote
Au souvenir des cris et des rires d'antan.

Les grands chiens vont errant devant les portes closes
Cherchant le maître absent, d'un pauvre air affligé
Et dans le jardin négligé,
S'effeuillent lentement et se meurent les roses.

Là-bas au pays des brumes,
Le long des soirs nostalgiques,
Dans le silence du souvenir,
Les mères pleurent.

Les chambres ont caché leur visage au soleil.
Les portraits recueillis ont pris des teintes sombres :
 On dirait d'inquiètes ombres
Veillant sur ce profond et tragique sommeil.

Tout est silencieux dans la cité des larmes.
Le nid ne chante plus par crainte du vautour.
 Le bourdon s'est tu dans la tour
Mais l'on entend au loin s'entrechoquer des armes...

Où sont les jours heureux, qui semblaient éternels
Remplis, de l'aube claire aux paisibles veillées,
 De tendresses agenouillées,
Baume d'oubli versé par les doigts maternels !

Là-bas au pays des brumes,
Le long des soirs nostalgiques,
Dans le silence du souvenir,
 Les mères pleurent...

M. C.

A travers l'Œuvre d'Alphonse Daudet⁽¹⁾

Des cheminées d'usine, une brume épaisse, un intérieur d'artiste et sur les toits des nains porteurs de clefs sonores rappelant de vieilles dettes. . . . , de petits oiseaux empailés qui voudraient quand même prendre leur vol. . . . , de la tendresse dans une atmosphère d'infidélité et de mensonge, quelque chose de très inquiétant et de très doux. . . . , de la fumée encore, et puis la Seine de moire grise, une Seine à reflets de plomb. . . . ' c'est l'image qui m'est restée après une première lecture et après que le livre — lu d'un trait — se fut fermé de lui-même entre mes mains lasses. . . .

Fromont jeune et Risler aîné — à l'origine une pièce de théâtre — est le roman d'Alphonse Daudet qui eut, je crois, le plus de succès. Succès mérité qui vint consoler Daudet de la débâcle de *L'Arlésienne*, cette pièce si fine, avec la musique de Bizet, mais que le public d'alors ne sut pas goûter.

« Tous les personnages de *Fromont* ont vécu ». C'est Alphonse Daudet qui le déclare et en effet rarement roman refléta davantage la vie. Je suis sûr que c'est à ce fait — plus remarquable encore dans ce livre que dans les autres — qu'il dut sa popularité. Gustave Flaubert et les Goncourt, dans leurs dîners littéraires de la rue Murillo, n'avaient peut-être pas tort de dire à Alphonse Daudet avec un sourire mêlé d'un peu de tristesse : « Nous ne nous vendrons jamais, nous autres ». C'est que, pour beaucoup d'auteurs — sauf pour Daudet — on opposait à tous leurs livres nouveaux, celui qui les avait fait connaître ou rendus célèbres. Ainsi pour Flaubert, *Madame Bovary* a été un obstacle, glorieux il est vrai, mais très sérieux, à *Salammbô* et

(1) Voir les « *Ebauches* » des 15 Août et 1^{er} Septembre.

à l'*Education Sentimentale*. Revers de la médaille, peut-on dire, parfois pénible, souvent injuste, dû à la critique plutôt partielle de la foule, mais qu'Alphonse Daudet n'a pas connu. Hasard ? Mérite ? Je dirai mérite et surtout vie, car nous voulons voir des individus sentir et penser comme nous. Étudiez un peu le mouvement intellectuel de notre siècle, vous constaterez ces tendances, d'ailleurs très naturelles, qu'un moraliste taxerait d'égoïsme. Vous verrez aussi qu'on se rapproche davantage de Racine, malgré les vertus guerrières d'aujourd'hui faites pour reveiller un sang cornélien. Pourquoi préférons-nous cependant, Racine ? Simplement parce que Racine a peint les hommes tels qu'ils sont. . . . C'est aussi, tels qu'ils sont, que Daudet les a peints dans *Fromont jeune et Risler aîné*.

Véritable portrait d'après nature, que ce vieux Delobelle, le père de la petite Désirée, qui ne pouvait prendre pied dans l'existence, après avoir quitté la scène, gardant toutes ses manies intactes. Le ridicule touchant, voyez-vous, dans le cas de Delobelle, c'est que l'acteur bien qu'ayant endossé au théâtre, une infinité de caractères et une infinité de rôles, garde toujours son individualité propre. Cette multiplicité de personnalités raffermi l'originale. Vingt ans après avoir quitté les planches, il reste leur porter le même amour invariable et garde vis-à-vis de l'art le même front soucieux. Celui qui a servi de type à Daudet pour le personnage de Delobelle, lui répétait plus d'une fois, du même ton convaincu : « Je n'ai pas le droit de renoncer au théâtre ». De fait, il ne pouvait y renoncer. Il garda son rôle de vieux comédien jusqu'au bout, cabot dans l'âme et enthousiaste comme à une « première ».

Dans ce roman, tous les personnages sont à étudier, à un point de vue quelconque. Pour mémoire, je cite : le caissier Planus — qui s'appelait Shérier —, le ménage Gardinois — le mari avec son domaine et son parc surtout, la femme avec ses diamants —, Sidonie Chèbe, « intrigante, ambitieuse, étourdie de sa nouvelle fortune, ivre de plaisirs et de toilettes extravagantes », qui a été jusqu'à l'adultère à domicile, et tant d'autres

de ces silhouettes qui, bien que parfois imprécises, restent indispensables au nœud du drame.

Vous trouverez aussi certains tableaux, certaines scènes si beaux qu'ils mériteraient d'être retenus sur la toile par le plus grand maître. Ainsi, après la mort de Désirée Delobelle, la scène de l'enterrement et des condoléances.... est un petit chef-d'œuvre de psychologie et de précision. A cette occasion, le caractère de Delobelle prend un développement étonnant.

Livre trop vivant pour ne pas émouvoir profondément. Mais, perdons un peu de vue le ciel parisien — sans le quitter tout à fait — pour nous redorer les yeux avec *Numa Roumestan* et nous rebistrer le teint au soleil du Midi.

Numa Roumestan, « Moussu Numa », est un frère de lait de *Tartarin*. Moins Don Quichotte que ce dernier, mais peut-être plus méridional que lui, *Numa* est une figure réellement intéressante. D'ailleurs Daudet a marqué dans son livre tout le souci de l'artiste et y a laissé le fini de l'œuvre. Pour donner plus de relief au caractère de ce méridional habitant Paris, il l'a mis en parallèle avec celui de sa femme, (née Le Quesnoy) une Parisienne de sang. Et pour rendre plus sensible encore la différence entre le Nord et le Midi, il a fait résonner le tambourin de Valmajour.

Il est vraiment curieux de voir comment *Numa* débordant d'ambition il est vrai, mais paresseux infiniment parvient à s'imposer malgré tout ; comment une fois sa licence obtenue, il parvient à se faire connaître au barreau et estimer de la " haute " ; comment enfin devenu ministre, il conquiert la Gaule....

Daudet à cette occasion a fait preuve d'une maîtrise souveraine. Il a montré un homme, qui n'a de pensée que par la parole et qui ne pense qu'au fur et à mesure qu'il parle. Orateur si vous voulez, mais un orateur sans fond pour qui seuls les gestes et les paroles sont une source d'idées... C'est dans ce cliquetis de mots, cette sonorité du verbe qu'il puise sa pensée et plus il gesticule, plus il parle, plus il est éloquent.

« Moussu Numa », fut en son temps un brillant avocat et un excellent causeur et bruyant aussi et assourdissant... Il ne fallait pas lui en vouloir, il avait l'éloquence méridionale... Au demeurant bon garçon, si bon garçon, que député puis ministre il promettait tant de choses et à tant de personnes que s'il eut eu, par exemple, à satisfaire aux seules demandes de bureaux de tabac, tous ceux de France, n'auraient pas suffi.

Comme il conquiert son mandat de député, son portefeuille de ministre et finalement toute la Gaule... voyez plutôt vous mêmes. Suivez avec Daudet les étapes de sa fulgurante carrière et vous ne douterez plus du génie de *Numa Roumestan*.

Quelle différence avec sa femme, une véritable Parisienne et surtout avec le vieux Le Quesnoy, président de tribunal, froid et pensif, abhorrant la loquacité et le verbiage. Celui-là n'ignore pas ce qu'est une introspection et l'habitude des livres lui est chère.

A côté de ces deux hommes, circulent saillantes et nettes, les silhouettes de Bompard — le mameluck de *Roumestan* —, du grand Lappara, de Méjean — avocat d'affaires, le bras droit de *Numa* —, de Rochemaure..., de Valmajour — le beau tambourinaire qui devait en quittant le pays et après les promesses extravagantes de *Numa*, jouer à l'opéra et gagner quatre cent francs par jour.

N'allez pas croire cependant que Daudet, voulait dans son livre condamner sans merci, le Midi. Certes, cette exubérance, cette gesticulation de l'esprit et de la langue ne sont pas sans inconvénients, mais le Midi a des charmes et je vous assure que si vous vous fussiez trouvé aux arènes avec *Numa* et Rosalie Le Quesnoy vous eussiez été comme eux sensibles au flûtet de Valmajour. La Provence a des charmes. *Mireille* est encore, vivante... Si vous entendiez ses chansons, vous diriez avec le geste et l'intonation de *Numa Roumestan* : « Ça, voyez-vous, mes *infants*... c'est *bo* comme du Shakspeare! » Et si, après avoir goûté un bon plat d'aïoli, vous entendiez la chanson populaire de Marion, pourriez-vous vous retenir de crier : « *Boudiou*, que c'est beau le Midi ! » ? Je ne pense pas.

Je ne dois pas omettre de vous parler des *Contes du Lundi*, un livre qui présente aujourd'hui un caractère de palpitante actualité. Il contient surtout, des récits de guerre. C'est l'année terrible qui les a inspirés. 70, n'a pas été oublié et nous savons tous maintenant comment l'Allemagne paie la « revanche ». C'est aux « pruscots » à se souvenir ! Quarante ans durant, la France et la civilisation languirent après cette victoire, actuellement certaine. Comme leurs aïeux les Huns, comme leurs pères ceux de 1870, les allemands d'aujourd'hui poursuivent leurs félonies. Barbares, ils sont restés et toutes les infamies auxquelles ils se livrent en Belgique, en Serbie et en France, ils les avaient alors, déjà commises, surtout en Alsace. Pauvre Alsace, qu'ils ont martyrisée si cruellement et qu'ils ont arrachée de la mère-patrie si durement, condamnant toute idée française, et allant jusqu'à empêcher, sous les peines les plus sévères, qu'on parle le français ou qu'on l'apprenne. Alphonse Daudet, nous donne une idée de ces persécutions systématiques dans « la dernière classe ». Ce récit d'un patriotisme ardent n'a jamais été aussi lu que depuis la guerre. Dans toutes les réunions en France — fêtes, de charité, au profit des mutilés, des veuves des militaires. . . . — il a toujours été marqué dans les programmes. Et Mounet Sully, avant sa mort, lui donnait, en le disant, je ne sais quel souffle lyrique, qui faisait tressaouter le cœur le plus froid. Je vois d'ici le grand artiste, criant de toutes ses forces, comme M. Hamel, l'écrivait sur le tableau : « Vive la France » et j'imagine l'émotion des auditeurs.

Vous avez sans doute en mémoire l'histoire du colonel Jouve. Le colonel Jouve était un cuirassier du premier Empire Sujet à des attaques d'apoplexie, en danger de mort depuis longtemps, auquel on cachait toutes les défaites, « vieil entêté de gloire et de patriotisme, qui dès le début de la guerre était venu se loger aux Champs Elysées », sa fille, lui avait fait croire que les français avaient commencé « le siège de Berlin », alors que les allemands étaient aux portes de Paris. . . Or, il entendit dire, un jour, dans la chambre à côté : « ils entrent. . . ». C'était

sûrement la rentrée dans la capitale des armées victorieuses. . . Il porta alors son plus bel uniforme et se mit au balcon. « Paris était sinistre comme un Lazaret, . . . les persiennes des maisons fermées. . . , partout des drapeaux. . . tout blancs avec des croix rouges. . . ».

« Un moment il put croire qu'il s'était trompé. . . » « Mais non ! là-bas, derrière l'Arc de triomphe. . . les aiguilles des casques brillèrent, les petits tambours d'Iéna se mirent à battre et sous l'Arc de l'Etoile. . . éclata la marche triomphale de Schubert ». . . « Alors, dans le silence morne de la place, on entendit un cri un cri terrible : « Aux armes ! . . . aux armes ! . . . les Prussiens ».

Pauvre colonel Jouve ! Aujourd'hui il aurait eu le droit de croire au « siège de Berlin » et à la fin de l'Allemagne ; il aurait bientôt assisté, de son balcon, dans son uniforme chamarré de cuirassiers, à la rentrée triomphale des armées françaises. . .

Daudet aurait pu aisément, intituler son livre : « Récits de Guerre » ; il aurait, peut-être mieux marqué par là, l'expression de son patriotisme. *Alphonse Daudet patriote*, voilà un beau sujet pour un chroniqueur. De toute son œuvre merveilleuse, il pourrait dégager des principes excellents. Seraient-ils si différents de ceux de son fils Léon et de *l'Action française* ? Je ne crois pas. Comme le patriotisme est de race, la théorie sur laquelle tout homme raisonnable le repose, doit être de famille.

Plusieurs de ces *Contes du Lundi* sont restés célèbres. Ainsi : « La partie de billard », « l'enfant espion », « le prussien de Bélisaire ». . . . Mais il y a certaines notes, écrites au jour le jour, en courant les avant-postes, qui prennent à la lumière des événements actuels, une signification spéciale. Lisez telles de ces notes prises « le long de la Marne ». « Par les meurtrières du salon, on voit la Marne qui reluit, la berge pleine de soleil, et des Prussiens qui détalent comme de grands lévriers, à travers les échelas de vigne. »

En Septembre 1914, c'était bien la Victoire qui a sauvé Paris des Barbares.

*
* *

Nous voilà au bout de notre promenade à travers l'œuvre d'Alphonse Daudet. Cette œuvre, un immense domaine, formant un paysage admirable, où circulent des personnages aussi vivants que dans la vie même, reste pour le lecteur une source inépuisable de découvertes psychologiques. Elle est classique par ce fait que plus on la lit, plus on y voit des choses nouvelles, plus on en tire des aperçus curieux, tout comme les œuvres de Corneille et de Racine, sur lesquelles on revient sans cesse et qui sont susceptibles — bien que tout soit dit depuis plus de sept mille ans..... — d'être de continuels sujets à réflexion. La preuve en est que si l'outré était vidée et la source tarie, ces auteurs n'auraient pas été lus pendant quatre siècles et ne seraient pas encore à lire pour longtemps. Il en est de même de l'œuvre d'Alphonse Daudet, qui comme les « grandes œuvres » est aussi, générale. Balzac a bien voulu écrire, une « comédie humaine », une sorte d'encyclopédie des caractères, où l'on rencontrerait tous les « types ». Malheureusement, dans sa noble ambition, il a perdu de vue le modèle, la nature ; il a plutôt négligé de nous regarder ou ne l'a pas fait suffisamment⁽¹⁾. Daudet, qui avait des projets moins grandioses, a mieux réalisé une « comédie humaine ». Si nous le préférons au grand romancier, c'est qu'il nous a donné davantage de nous-mêmes..... Et son encyclopédie de « types » pour revenir à ma comparaison — correspond exactement à la réalité. Seriez-vous, grand parleur, gouailleur, prometteur, vide de pensées, un parvenu en un mot, à force d'audace et de volonté ? Cherchez ces détails et vous trouverez que vous vous appelez : *Numa Roumestan*. Seriez-vous, un homme qui rêve d'aventures, à l'imagination féconde, trapu, moustachu, bon vivant et ridicule

(1) Et pourtant on dit communément que Balzac a saisi les hommes à l'instant de leur déshabillé et qu'ayant surpris le secret des alcôves, il s'est pour ainsi dire glissé chez eux, de nuit, comme un voleur.

dans votre façon de parler et surtout d'agir ? Vous vous appelez *Tartarin*.

A part les arguments subjectifs tirés du fait que nous n'aimons un auteur que s'il est humain et davantage plus son héros nous ressemble, nous en rencontrons de très intéressants dans le « temps », ce juge impitoyable de toute œuvre littéraire, comme de tout mortel. Par le recul des années — une fois tous les mouvements désordonnés de la mode, éteints, toutes les protections, qu'on nomme tantôt « claque », tantôt « piston », spontanées ou payées, disparues — on apprécie un livre. Le « temps » a rendu hommage à Racine, à Corneille, à V. Hugo comme à Louis XIV et à Napoléon. Que reste-t-il de l'œuvre de Restif de la Bretonne ou de Louise Colet qui publièrent trente à quarante volumes chacun ? rien. Que reste-t-il même de la personnalité de Louise Colet ? rien encore, à peine un vague souvenir de ses amours avec V. Cousin puis Gustave Flaubert. Le « temps » impartial, grandit de ses lumières ou diminue de ses obscurités, un homme ou une œuvre. Il illumine de jour en jour, davantage, celle de Daudet. Plus nous irons, plus nous verrons combien elle est une source, féconde en documents humains.

Et comme, d'après le poète latin, nul ne peut ignorer quoi que ce soit de ce qui regarde l'humanité, nous ne pouvons nous désintéresser des livres de Daudet qui jettent une si vive clarté sur les hommes en général et sur ceux de son temps particulièrement.

Poète à ses moments, moraliste souvent, profond psychologue toujours, possédant au plus haut degré un style plus chatoyant que la soie et plus fort que l'acier et qui ne souffrirait de comparaison qu'avec ceux de J. Lemaître et de France, Alphonse Daudet est celui qui tient la place la plus brillante dans le roman contemporain.

TIMON.

« Aujourd'hui je suis Sparte... »

« Jadis, j'étais Athène et Berlin m'abhorrait.
Mon lumineux sourire excitait son envie
Et mon rayonnement tendre l'exaspérait.

Sereine et dominant l'océan de la Vie,
Droite, je me dressais parmi les nations,
Phare indiquant sa voie à la nef qui dévie.

Vers ma Grâce montaient les adorations.
Comme un peuple pressé sous les voûtes d'un temple,
Je voyais accourir les générations.

Ne distinguant jamais entre qui me contemple,
Les plus modestes cœurs, les fronts les plus royaux,
Je les accueillais tous, gravement, d'un geste ample.

A mes hôtes prêtant mes sentiments loyaux,
Généreuse et n'ayant aucune méfiance,
J'étais à leurs yeux éblouis mes joyaux.

Les ignorants, je leur inculquais ma science ;
Les opprimés je les pressais contre mon cœur,
Mon cœur où le divin à l'humain se fiance.

Ceux-là qui de la vie éprouvaient la rancœur
Sentaient renaître, émerveillés, le goût de vivre
Quand fleurissait sur eux mon sourire vainqueur.

Je guidais vers le Beau ceux qui voulaient me suivre ;
Et splendide, les yeux tournés vers l'Idéal,
Mes blonds cheveux flottant au vent de floréal,

Je régnaï sur les fronts inclinés, par le Livre... .

*
* *

« Maintenant, je suis Sparte et fais trembler Berlin.
... Où donc est le banquet, les couronnes de roses,
Et la chlamyde où l'or soyeux s'allie au lin ?

Où donc sont mes rhéteurs et leurs subtiles gloses ?
Où, les bergers soufflant leur cœur dans les roseaux
Et, les soirs bleus, goûtant des délices moroses ?

Hélas ! hélas ! la Parque aiguise ses ciseaux !
Mon sol est envahi par un Barbare rogue
Et mes Fils sont offerts en pâture aux oiseaux !

J'ai remisé la flûte où soupirait l'Eglogue ;
Et j'ai, la haine au cœur, embouché le clairon,
Brave comme un lion, farouche comme un dogue.

Ma taille délicate a ceint le ceinturon.
Du heaume, sur mes yeux, j'ai baissé la visière,
Et j'ai fourbi l'acier pour venger mon affront.

L'Amoureuse n'est plus qu'une ardente Guerrière...
Fuyez, vous qui leviez sur elle un bras d'airain !
Vous dont le rêve était de l'asservir, arrière !

Rentrez, bandits, dans vos tanières d'outre-Rhin !
La France de l'Esprit, du Sourire, du Doute
Vous raccompagnera, la baïonnette au rein !

Ah ! vous vouliez Paris ? Me voici sur la route,
Forte comme Judith et comme Débora...
— Hier, j'étais Athène et Berlin m'abhorra ;

Aujourd'hui, je suis Sparte et Berlin me redoute ».

HECTOR KLAT.

6 Septembre 1916.

PIERRE DELUNE ET LE CHAPELET DE CORAIL.

Le récit dont nous publions aujourd'hui la première partie a son histoire.

Un matin de la semaine passée, le directeur des Ebauches trouvait dans sa boîte aux lettres un manuscrit de format oblong où courait une écriture fine, sur la blancheur du papier vergé.

Il lut le titre : « Le Chapelet de Corail » puis le nom de l'auteur : « Pierre Delune ». Un pseudonyme assurément ! Mais les reflets irisés de la pierre de lune lui parurent s'unir aux rougeurs mates du corail. Il parcourut le manuscrit croyant y trouver des réminiscences des « Mille et Une Nuits ».

Il s'agissait de tout autre chose. Rien d'étrange ou de chimérique. Cela avait simplement l'air d'une autobiographie révélant une nature sentimentale et des affinités barrésiennes.

Il réfléchit et se demanda à qui il pouvait attribuer ce travail. La psychologie ne le mit pourtant sur aucune piste.

Décidé de publier ces pages originales, mais craignant les surprises de l'anonymat, il s'adressa à un graphologue de ses amis.

Le graphologue, une sorte de Raymond Lulle versé dans l'astrologie, l'alchimie, la chiromancie et autres sciences occultes et ténébreuses emporta le manuscrit dans les profondeurs de son laboratoire. Il l'étudia à la lunette et à la loupe avec la minutie d'un manieur d'alambics et de cornues. Il chercha à y découvrir des traces d'encre sympathique et des signes mystérieux.

Le docte personnage révéla enfin que l'auteur inconnu devait être un descendant des Phéniciens, sensible et rêveur, dépouillé des goûts mercantiles de ses éloignés aïeux, mais grand voyageur comme eux, épris de fantasmagories et de courses lointaines.

Le digne homme s'est-il trompé ? Nous ne le pensons pas, car il a l'habitude de l'énigme et du mystère.

Nos lecteurs en jugeront. S'il s'en trouve de plus clairvoyants et de plus perspicaces qu'ils veuillent bien nous éclairer de leurs avis. Nous leur soumettons le problème avec son X, convaincus en tous cas qu'ils égrèneront sans lassitude, à la lumière glauque de la pierre de lune, « Le Chapelet de Corail ».

N.D.L.R.

Le Chapelet de Corail

I.

Les jasmins de l'aube.

Les premiers jasmins de l'aube s'effeuillaient à peine quand il se mit en route. Il tenait à atteindre les premiers contreforts de la montagne avant le lever du soleil. Là-haut, un souffle frais d'avoir frôlé les neiges tempérerait la chaleur torride qui pèse sur la plaine.

L'usage est d'ailleurs fréquent en ce pays. Les cochers eux-mêmes, pour ménager leurs précieux chevaux, préfèrent aller à la rencontre du soleil. Ils lui donnent rendez-vous à trois ou quatre cents mètres d'altitude et se flattent, avec leur attelage rustique, d'y arriver avant son immortel quadrigé. Alors, la montée sera moins ardue. L'Astre aura beau darder ses rayons les plus chauds, qu'importe ! Ne seront-ils pas au cœur de leur Liban qui leur dispensera ses brises tendres, ses fruits juteux et ses sources neigeuses ?

Roland El-Charky n'eût donc pas besoin de trop recommander à son cocher d'être matinal. Ce fut même ce dernier qui s'impatientait de la lenteur que son voyageur mettait à s'habiller. Et lorsqu'il parut au seuil de l'hôtel, il s'entendit dire, avec cette familiarité respectueuse qui fait le charme de ce brave peuple : « Nous sommes juste à temps, Maître ». Il était à peine installé que la voiture partait dans des claquements de fouet et des tintements de grelots.

La nuit touchait à sa fin, une nuit extraordinairement calme, comme on n'en connaît qu'aux pays d'Islam. La ville dormait, tout alanguie parmi ses champs d'orangers. Une sérénité ineffable enveloppait les choses. Les parfums, comme engourdis,

se balançaient à peine aux sommets des acacias. Lui seul, dans sa carriole branlante, témoignait que ce monde assoupi vivait encore. Toute la vie se résumait en lui. Il n'était plus que le cœur palpitant de la Nuit.

En toute autre circonstance, il se serait reproché de troubler, du fracas de ses roues et de ses chevaux, le sommeil des parfums et des hommes. Mais il n'y songea pas, dans sa joie de vivre cette minute. Oh ! cette minute ! L'avait-il souhaitée, depuis des années ! Avait-il assez soupiré après elle ! Et maintenant que son rêve se réalisait, allait-il s'embarrasser de naïfs scrupules ? Que ne ferait-il pas pour atteindre plus tôt ce village où il se rendait et qui l'attirait irrésistiblement. Et pourtant il savait bien qu'il n'y retrouverait plus la blonde Aline au regard clair, pour qui il éprouva jadis un sentiment puérilement tendre...

La voiture venait de contourner le « Tal », petite colline qui s'élève à l'une des extrémités de la ville et que couronnent un café et une mosquée. Le Café et la Mosquée ! Ces deux lieux d'adoration et de rêverie suffisaient à remplir la vie de plus d'un, en cette terre d'indolence. Chrétien, l'entrée de la maison de prière lui était interdite. Mais Oriental passionné, les griseries exquises et tristes qu'il goûtait en ce café lui rendaient plus insensible encore la fuite insensible du temps.

Quel endroit ravissant que ce café ! C'est un grand jardin oriental qui n'a rien de la froideur correcte des parcs anglais, ni de la symétrie harmonieuse des jardins français. N'y recherchez point les arbustes rares. Les fleurs les moins prétentieuses mais les plus odorantes y croissent, parfois dans le même parterre, dans la pénombre d'émeraude que forment les rameaux penchés des acacias et des sycomores. Et pour que n'y manque point la note de mélancolie inévitable en Orient, les cyprès fuselés percent le cœur du jour de leurs sombres lances vertes. On dirait un cimetière, mais où, ce qu'on ensevelit, ce sont les dépouilles nullement regrettées des rancœurs quotidiennes.

La veille même, pendant deux heures, de la dixième heure au coucher du soleil, il y avait connu des minutes d'un charme dont rien n'approche et que cet Occident où il avait vécu et d'où il était arrivé, il y a à peine une semaine, était incapable de lui procurer. En compagnie de camarades aimés qu'il n'avait pas revus depuis douze ans, il y était allé fumer un narguilé, siroter des sorbets à la neige et deviser du passé. Il goûtait ineffablement le charme attristé d'évoquer avec eux les heures de jadis, de répondre à leurs questions affectueuses et de les interroger à son tour. Le présent lui semblait un songe vécu.

Parfois tout le groupe se taisait, comme sur un mot d'ordre. Alors on entendait battre le cœur de l'eau dans le cristal des narguilés, et de toutes les lèvres qui quittaient, puis reprenaient, pour le quitter encore, le bouquin d'ambre des tuyaux onduleux vêtus d'or effilé et ornés de touffes de jasmins, les soucis s'exhalent en volutes bleuâtres et se diluaient en l'air léger. Tout, même le bruit que faisaient, en déplaçant leurs pions, les joueurs de tric-trac ou l'accent traînant et chantant des garçons commandant à haute voix un sorbet ou du feu, tout lui paraissait harmonieux dans ce jardin tranquille, d'où l'on découvrait la mer à l'horizon.

Mais lui, avait obstinément tourné le dos à cette mer qui lui rappelait l'Occident d'où il s'était évadé et où elle le ramènerait, hélas ! dans une dizaine de semaines quand son congé expirerait ! Une seule fois il dut y porter les yeux. Ce fut au coucher du soleil, afin de régler sa montre. Car — et c'était encore une des particularités qui le charmaient — dans ce pays exceptionnel, on n'a pas, du Temps, la même notion qu'en les autres pays. Ce n'est point un coup de canon brutal qui vous signifie, à midi, qu'il est douze heures. Ici, l'on est en communion plus intime avec la nature. Tous les habitués du café avaient cessé de jouer et de fumer, et la montre en main, ils observaient la descente solennelle du soleil dans les flots. Roland, aussi gravement qu'eux, remonta le ressort de sa

montre. Puis quand les vagues se refermèrent sur l'orbe incandescent, il accoupla très exactement les deux aiguilles au douzième chiffre du cadran : un jour venait de mourir ; la nuit qui lentement descendait, enfanterait un nouveau jour.

A ce moment un chant limpide troubla le silence. Venu à travers les arbres, il semblait aérien. La voix était si pure qu'on eût dit une coulée de cristal. « Allah est grand ! », proclamait-elle. C'était le muezzin qui, de la mosquée voisine, conviait les fidèles à la prière. . .

On avait décidément quitté la ville, passé un pont de pierre qui enjambait un maigre cours d'eau et commencé l'ascension. La nuit se faisait moins noire. De ci, de là, quelques étoiles s'étaient éteintes. Déjà l'Orient souriait divinement. La voiture venait de s'arrêter au sommet de la première colline. Avec attendrissement, Roland regarda s'éveiller le paysage. Sous le ciel qui commençait à pâlir la mer, à l'horizon, s'étalait toute noire, tachetée de blanc par les voiles des barques de pêche. A droite, émergeant, on dirait, des flots, le monticule de Torbol, comme un chaton d'agate, arrondissait son dos mauve.

A ses pieds, la ville descendait en gradins, dominée par la fauve silhouette médiévale d'un ancien château-fort, aujourd'hui prison, bâtie, dit-on jadis, par Raymond de Toulouse. Ses rêves voltigèrent longuement autour de ce persistant témoignage de la conquête franque. Il sourit à l'idée que, dans ce château, Rostand a fait vivre sa mélodieuse *princesse lointaine*, la troublante Mélissinde, amoureuse des lys. Et il sut gré au noble poète d'avoir doté la ville de ses pères de cette exquise créature de songe pour qui toutes les âmes délicates sont autant de Joffroy Rudel...

Un mouvement brusque le tira de sa rêverie. On venait de se remettre en marche. Alors, il embrassa d'un dernier coup d'œil cette ville qu'il quittait, s'installa, s'étendit presque sur le siège de sa voiture, ôta son chapeau, renversa la tête et, les

cheveux au vent, il leva les yeux au ciel et, l'une après l'une, il regarda se fermer les paupières des dernières étoiles.

Soudain, une détonation retentit. Instinctivement il sursauta. Puis il sourit de sa frayeur et se ressouvint. C'était la douane-frontière. On allait quitter le vilayet, soumis directement aux Turcs, pour pénétrer dans le Liban autonome. Les braves douaniers déchargeaient leur fusil pour le lui rappeler. « Jette-leur quelques piastres », dit-il au cocher. Ils se partagèrent les pièces et s'écartant :

« Dieu soit avec toi, Maître », dirent-ils.

« Et avec vous mes braves ! »

La voiture s'ébranla au trot de ses trois chevaux. On était en plein territoire libanais. Il éprouvait il ne savait quel allègement à se dire : « je suis au Liban ; chaque tour de roue m'y enfonce davantage ». Cette pensée lui causait une joie très douce mêlée, cependant, d'une vague inquiétude. N'allait-il pas être déçu ? Ne voyait-il pas le Liban avec les yeux de son enfance, et l'homme qu'il était maintenant y retrouverait-il toutes les joies de l'adolescent ? Il ne voulut pas s'abandonner plus longtemps à une pareille réflexion. Elle lui sembla sacrilège. Il fit un geste brusque de la main comme pour chasser un insecte malfaisant.

On traversait maintenant des champs d'oliviers. L'arbre de Minerve constitue une des principales richesses de ce peuple laborieux et sage. D'une bonne ou d'une mauvaise récolte dépend le bonheur de centaines de familles simples et dépourvues d'ambition. Esthète raffiné, Roland caressait du regard le feuillage vert argenté de ces arbres courts mais vigoureux qui mettent des années à croître et des siècles à mourir. Pour la première fois il venait de constater leur beauté simple et austère devant laquelle une âme vulgaire passe sans la remarquer. Seuls les paysans, à qui la Nature se plaît à révéler ses secrets, savent les apprécier à leur juste valeur. Lui, né dans les cités, il les avait regardés, jusqu'ici, d'un œil dédaigneux. Mais

aujourd'hui qu'écœuré, il fuyait les villes, il s'était dépouillé de tous ses préjugés et s'était fait une âme de paysan pour que ses tempes fussent dignes de recevoir la caresse de leur ombre. Il admirait la triple sagesse de leur fruit amer mais généreux : nourriture des corps affamés, baume pour les membres souffrants, clarté dans les ténèbres. Il approuvait qu'ils fussent choisis par Athènes pour être consacrés à la Déesse de la Raison et par Jérusalem pour être témoins de la défaillance divine au jardin de Gethsémani.

— « Maître, je crois que nous atteindrons le caroubier avant le lever du soleil ».

Cette façon tout imprévue de mesurer le temps et la distance le jeta dans un ravissement nouveau. Ces mots avaient été prononcés simplement, comme, dans la grande cité africaine où il avait été élevé, un cocher aurait, par exemple, dit : « notre voiture arrivera à la Bourse avant cette autre », ou bien : « Nous serons plus tôt rendus à la Gare ». Mais dans cette ville commerciale à l'excès, la Gare ou la Bourse ne sont que des bâtisses un peu moins vulgaires — ou davantage, selon le point de vue. Tandis qu'ici, dans cette campagne à demi déserte, le moindre objet avait une importance capitale.

Quand il était encore enfant, ce caroubier, auquel on lui annonçait qu'il arriverait bientôt, prenait dans son imagination des proportions extraordinaires. Il se représentait un arbre géant aux ramures bizarres ; et sa déception fut grande quand, lui montrant un arbre semblable à tant d'autres arbres qu'il avait vus, on lui dit : voici le caroubier. Mais aujourd'hui, comme il paraissait immense, à ses yeux de poète, ce caroubier qui tenait, dans la vie de l'homme simple qui le conduisait, une place si considérable ! Accroché à l'extrême pointe d'un tertre élevé, il dominait toute la plaine. On le reconnaissait de loin, à l'absence de toute plantation autour de lui. Les autres arbres se tenaient, eût-on-dit, à une distance respectueuse. Comment avait-il poussé tout seul, sur ce terrain rocailleux ?

Il semblait le gardien sévère et vigilant des champs qui s'étagaient à ses pieds. Roland comprit alors que l'imagination superstitieuse des êtres primitifs vît en de pareils arbres des émanations de la Divinité, adorât en eux des dieux inférieurs. Ce caroubier lui expliquait la Mythologie.

Cependant, l'ascension se poursuivait. On avait fait du chemin, depuis deux heures. Les villages s'éveillaient, l'un après l'autre. Sur la route, on croisait, de temps en temps, des moukres matinaux, pressés, eux aussi, de parcourir le tiers du chemin avant les fortes chaleurs de la journée. Avec cette exquise courtoisie des simples, ils lui donnaient le bonjour. Il y répondait avec empressement. Longuement, il les suivait des yeux. Ils les enviait, car ils arriveraient avant lui. Ils prenaient des sentiers de traverse où sa voiture ne pouvait s'engager. Insoucians et gais, ils poussaient devant eux leurs mules tintinabulantes et lançaient à tue-tête un *mijenah* prolongé dont les échos redoublaient la prenante mélancolie. Il y a dans les chants arabes, même les plus joyeux, je ne sais quel accent plaintif dont on a l'âme étreinte. Si bien que, lorsqu'un tournant cassait la chanson en deux, Roland en demeurait quand même rêveur. Son cœur le rythmait encore quand ses oreilles ne le percevaient plus.

On s'arrêta quelques minutes pour laisser souffler les chevaux. Il se retourna pour mesurer le chemin parcouru et ne put s'empêcher de pousser une exclamation de surprise. Toute la plaine était baignée de rayons. La mer, à l'horizon, semblait incandescente. En bas, l'on voyait déjà le soleil que les montagnes, dont les cimes étaient toutes roses, lui cachaient encore. Il le sentait tout proche. Il mesurait sa victoire à la retraite de la nuit. Celle-ci fuyait, repliant précipitamment ses voiles. Elle s'abritait un instant derrière un promontoire, dont le sommet vivement éclairé formait comme un cap de lumière au milieu d'un golfe d'ombre. Vainement ; bientôt les flèches d'or l'atteignaient, la contraignant à fuir encore Roland, l'esprit gâté par

des années de littérature, éprouva une émotion singulière à se dire qu'il vivait, en ce moment là non point sur de factices décors de théâtre, mais à même la Nature, le II^e acte d'un divin *Chantecler*.

Soudain il frissonna, « ébloui de se voir lui-même tout vermeil ». Le soleil avait escaladé les derniers gradins du Liban et s'élançait hardiment vers le Zénith.

Il ordonna à son cocher de relever la capote de sa voiture, ouvrit son sac de voyage, en retira un petit flacon à bouton d'argent où dormait un mélange d'ambre et de jasmin et le respira longuement.

L'air était plein d'un bruissement de cigales, d'une monotonie berceuse. Il n'eut point le courage de décliner l'invitation. Il sentit ses paupières s'alourdir, essaya de réprimer deux ou trois bâillements, jeta un plaid sur ses genoux et se laissa glisser, selon l'expression un peu précieuse, il en convenait, d'un jeune poète de ses amis, « dans les bras léthéens d'un sommeil invincible ».

PIERRE DELUNE.

Retour du front ⁽¹⁾

à Mademoiselle Th. C.

On est à l'hôpital. On est malade. On broie
Du noir. On est las, morne . . . On souffre tant qu'on peut . . .
Et l'on voudrait quelqu'un pour vous aimer un peu,
Mais, parfois, l'infirmière en province est une oie !!

Alors, on se promène en pyjama, sans joie,
Sans désirs . . . On s'ennuie ! On regarde le jeu
Des enfants dans la cour ; on bavarde avec eux . . .
Puis on rentre . . . On lit un livre sans qu'on y croie !

Mais un beau jour, étant, dans les salles du haut,
Monté pour la visite, on voit, minute brève !
La jeune fille en blanc qu'on voyait dans son rêve . . .

On remonte. On est gai. On rit, on cause, on ose
Sans faire exprès, prendre une main, dire une chose . . .
Et le cœur engourdi se réveille en sursaut !!

ANTOINE HABRA.

(1) Notre confrère le *Journal du Caire* a bien voulu nous envoyer ce sonnet que lui a adressé M. Habra, engagé dans l'armée française et évacué à Grasse. Nous nous faisons un plaisir de le publier.

N. D. L. R.

Revue des livres

ANDRÉ SUARÈS : "*Occident*".

PAUL FORT : "*Deux chaumières au pays de l'Yveline*".

MIGUEL ZAMACOÏS : "*L'Ineffaçable*".

Un libraire charitable a bien voulu me faire accroire que de nombreuses demandes du *Cervantès* de M. André Suarès lui ont été adressées à la suite de la brève analyse qui en a été donnée ici même, dans un de nos précédents numéros. Nous savons trop ce que contient de purement bienveillant une pareille déclaration pour ne pas en exagérer l'importance.

Et cependant, à ceux de nos lecteurs qui auraient partagé notre avis sur *Cervantès*, nous nous faisons un plaisir de signaler du même auteur, un remarquable ouvrage intitulé *Occident*.

Qu'est ce que l'Occident ? Ce sont tous les peuples ligués pour abattre « l'Etat-machine qui renouvelle, au milieu de l'Europe chrétienne, Ninive et Babylone » C'est la Belgique et la Serbie qui devraient être pour tous les neutres « un immortel exemple et un éternel remords. » C'est l'Italie qui « a montré la sagesse magnifique de vouloir et d'agir » ; c'est l'Angleterre qui a volé au secours du Droit outragé ; c'est la Russie « le plus pacifique des peuples qui a horreur et presque honte de la guerre », qui la fait « parce qu'on ne peut résister au dessein de Dieu, parce que l'homme ne doit pas refuser la souffrance quand l'appel d'une cause juste lui prescrit de l'accepter » ; et c'est la France, cette prétendue « morte qu'il faut qu'on tue cent fois pour être tué de sa main, la cent unième, parce qu'elle est l'esprit qui aime, qui se donne la vie en la donnant et que la volonté de cette nation, comme sa vocation, a toujours été de se rendre immortelle ».

Nous avons déjà, à propos de *Cervantès*, signalé la langue si personnelle de M. Suarès, courte, nerveuse, d'une concision lapidaire où bouillonne un lyrisme contenu. Certaines pages d'*Occident* sont des hymnes en prose. Et l'ouvrage se termine par un *Chant des Belles Gauloises*, tendre complainte de la vie sur la mort, élégie délicieuse.

*
* * *

Et puis, voici des vers ! Ils sont signés : Paul Fort et intitulés : *Deux chaumières au pays de l'Yveline*. L'Yveline ? « C'est le pays des grenouilles bleues », explique l'auteur. Il faut bien le croire. C'est en

tous cas le pays de la fantaisie la plus charmante et la plus débridée. Où donc ai je lu que « si Paul Fort a mérité une principauté au pays de la poésie, au pays de la fantaisie il lui faudrait un royaume » ? Comme toute boutade, celle-là contient une grande part de vérité.

Les lecteurs des *Ebauches* n'ont pas oublié ce poème, alors inédit, dont ils ont eu la primeur grâce à l'obligeance de l'auteur, et qui a paru dans notre numéro du 15 Juillet : *Un sorcier devant ma maison*. Il leur aura donné une vague idée de la manière si personnelle du poète, à la fois spontanée et savante, opulente et négligée, attendrie et plaisante, lyrique toujours. Ce lyrisme ne se traduit pas par une abondance verbale qui souvent n'en est que l'illusion. Il se manifeste chez Paul Fort par des soupirs vite réprimés, tel ce cri admirable : « qu'ai-je fait au vent des forêts pour qu'il déchire ainsi mon âme ? » Il est composé de la substance essentielle de toute poésie : l'enfance et l'ivresse des regards ; et il s'exprime dans une forme qui tient le milieu entre la prose et le vers, moins despotique et plus souple que celui-ci, plus fluide et plus musicale que celle là. Jugez-en par cette strophe d'un délicieux *sommeil de la bien aimée* : « Ombres, jours, univers, azur, ciel enflammé, plus doux ! plus doux ! n'éveillez pas ma bien-aimée et vous, rôdeuse Mort, laissez donc reposer qui ne veut s'éveiller toujours qu'à mes baisers ».

Ne vous y trompez pas, cette forme est moins éloignée du vers classique qu'on ne serait porté à le croire. Amusons-nous, voulez-vous ? à couler un de ses poèmes dans le moule traditionnel du vers. Nous y réussirons sans fatigue. Prenons l'*offrande refusée* :

Avec le cœur d'osier qui nous sert pour la crème,
Je m'en fus récolter la menue fraise au bois.
Ce cœur étant rempli — le mien battant d'émoi—
Vite, j'allai l'offrir à la beauté que j'aime.
Il me fut refusé ! Je compris mon erreur :
J'avais offert, hélas ! trop de cœurs dans un cœur.

Est-il rien de plus classique, et ne songez-vous pas à La Fontaine ?

Aussi bien, me voici tout naturellement amené à vous faire remarquer que Paul Fort, de tous les poètes actuellement vivants, est celui qui a le moins subi l'influence du XIX^e siècle. Rien, chez lui, de la langueur de René, de la spiritualité de Lamartine, du pessimisme hautain de Vigny, du trouble de « l'Enfant du siècle », de l'impassibilité de Leconte de Lisle. Comment fit-il, même, pour échapper à l'emprise formidable de Hugo ? C'est son secret. Nul n'a plus volontairement oublié ses devanciers immédiats. Mais indépendant, impulsif, tendre,

généreux et, pour tout dire d'un mot, essentiellement français, son talent, par dessus trois siècles de littérature, rejoint le Moyen-Age. Et c'est pour cela, sans doute, que lors de son élection à la « principauté » des Poètes, Maeterlinck, dans un retentissant article au Figaro, a salué en lui « le poète le plus intégral que nous possédions ».

*
* * *

On n'en saurait dire autant, vous en conviendrez, de Miguel Zamacoïs qui vient de réunir les poèmes que lui a inspirés la guerre en un volume auquel il a donné pour titre : *L'Ineffaçable*. Le délicat et tendre auteur des *Bouffons* et de *La Fleur merveilleuse* s'est haussé, cette fois, sous l'empire des circonstances, jusqu'au ton tragique. L'effort, qui parfois est trop visible, a été souvent couronné de succès. Tel de ces poèmes, la navrante histoire, par exemple, de cet enfant de sept ans qui jouait avec un fusil de bois, est déjà connu de tous les diseurs, à qui il a valu des applaudissements attendris. D'autres poèmes méritent également l'attention : les vers aux Soldats de France, La Cathédrale, L'Oiseau noir, etc. L'ensemble installe encore plus commédément Miguel Zamacoïs dans la place que nous lui avons déjà assignée, à part nous, entre Edmond Rostand et Jean Aicard — et, nous nous hâtons d'ajouter à sa louange, plus près encore du premier que du second.

* * *